

vache enragée, ils ont jeûné tout leur soûl, quand leur habit est un haillon et leur chemise une loque, aussitôt les voilà qui retournent au foyer domestique, implorant la pitié maternelle. Alors, malheur au veau gras ! on le tue ; en même temps, l'enfant prodigue est peigné, lavé, restauré, toutes choses dont il a grand besoin. On lui achète une humble étude en quelque province éloignée, où il s'amuse à donner le jour à quantité de petits bohèmes de sa composition.

Nous ne dirons qu'un mot, en passant, de la fausse bohème, formée des fruits secs de toutes les carrières. Ceux qui la composent, paresseux et lâches, laissent voir, comme Antisthène, leur orgueil à travers les trous de leurs vêtements. Ils vivent parfois au milieu des membres courageux de la vraie bohème ; ils y acquièrent un mauvais vernis d'art et de littérature. Souvent, sentant leur impuissance et dévorés par la jalousie, ils appellent à leur aide le charlatanisme et coiffent le casque de Mengin. On en a vu reussir.

La bohème a son Livre d'or, près duquel celui tant vanté de l'aristocratie Venise a bien peu d'intérêt. Comme tous les pays, elle compte parmi ses héros des hommes légendaires dont le nom n'est jamais prononcé qu'avec respect. Homère, ce vieillard aveugle qui échangeait ses vers sonores contre un morceau de pain, n'était-il pas un de ces hommes dont nous venons de parler ? N'était-il pas un bohème, celui qui écrivit cette *Iliade* rayonnante qui devint la Bible du polythéisme ? Si nous l'osions, nous placerions auprès de lui les pêcheurs de Galilée et leur maître, qui légèrèrent au monde, au prix de leur tranquillité ou de leur vie, le grand principe de la solidarité humaine. Écoutons M. Renan dans la *Vie de Jésus* : « La troupe heureuse, se reposant sur le Père céleste pour la satisfaction de ses besoins, avait pour première règle de regarder le souci de la vie comme un mal qui étouffe en l'homme le germe de tout bien. Chaque jour, elle demandait à Dieu le pain du lendemain. Trois ou quatre Galiléennes suivaient sans cesse le jeune prophète et le servaient. Quelques-unes étaient riches et le mettaient, par leur fortune, en position de vivre sans exercer le métier qu'il avait professé jusqu'alors. » Mais de la légende fantaisiste de M. Renan passons à l'histoire.

Bohème était Socrate, qui ne pouvait même remplir d'amis sa misérable et toute petite maison, qui, nu-pieds, parcourait l'Attique pour y prêcher des doctrines chrétiennes. Bohèmes, ces galants troubadours qui, la malette au côté et la vielle en bandoulière, parcouraient, comme Homère leur premier maître, les villes et les châteaux, chantant les exploits des guerriers et l'amour, aujourd'hui s'emparant du cœur d'une grande dame, demain partageant le lit de paille des valets, ou, comme Tyrtée, conduisant les soldats à l'ennemi. Bohèmes, Pierre Gringoire et Villon ; l'un, toujours mal avec les gens du Châtelet et fuyant devant la potence ; l'autre, sans cesse affamé et subodorant le parfum des rôtisseries. Bohème aussi, cette pauvre fille des Marches de Lorraine, qui vint sauver la France et que les Anglais brûlèrent à Rouen. La liste, si on la dressait tout entière, serait interminable. Voici d'Alembert, ramassé une heure après sa naissance sur les marches de Saint-Jean-le-Rond, près de Notre-Dame, et qui, devenu illustre entre tous, refusa de reconnaître la grande dame qui était sa mère. Bohème des plus illustres et des plus lamentablement malheureux, l'auteur d'*Emile*, Rousseau, persécuté, vivant parfois dans les forêts, mettant ses enfants à l'hôpital. Bohème, Chateaubriand, errant affamé dans les rues de Londres et méditant son grand ouvrage sur le christianisme. Bohème enfin, le grand penseur P.-J. Proudhon, bouvier à douze ans, mangeant dans les bois des prunelles et des pommes sauvages « à faire crever le fils d'un bourgeois. »

Arrêtons-nous, et résumons l'esquisse que nous venons de faire de la vie de bohème, par ces lignes de celui qui en a été l'historien le plus charmant à la fois et le plus vrai : « Vie de patience et de courage, où l'on ne peut lutter que revêtu d'une forte cuirasse d'indifférence, à l'épreuve des sots et des envieux ; où l'on ne doit pas, si l'on ne veut trébucher en chemin, quitter un seul moment l'orgueil de soi-même, qui sert de bâton d'appui ; vie charmante et vie terrible, qui a ses victoires et ses martyrs, et dans laquelle on ne doit entrer qu'en se résignant d'avance à subir l'impitoyable loi du *vae victis* ! »

« Telle est, en résumé, cette vie de bohème, mal connue des puritains du monde, décriée par les puritains de l'art, insultée par toutes les médiocrités craintives et jalouses qui n'ont pas assez de clameurs, de mensonges et de calomnies pour étouffer les voix et les noms de ceux qui arrivent par ce vestibule de la renommée en atelant l'audace à leur talent. »

Bohème (SCÈNES DE LA VIE DE), par Henri Mürger (Paris, Michel Lévy, éditeur). Henri Mürger était, il y a quelque vingt ans de cela, rédacteur au *Corsaire*, une feuille toute pétillante d'esprit, toute pleine d'humour, le *Figaro* d'alors. Il allait très-irrégulièrement au bureau de la rédaction, et toujours effaré, toujours fatigué comme un homme qui arrive de bien loin. C'est qu'il venait de cette contrée inconnue de la Bohème, que lui seul a su décrire ; il apportait un article, qu'il échangeait

contre une pièce de 20 fr. (c'était la haute paye du journal), puis disparaissait. L'ouvrage célèbre qui a pour titre *Scènes de la vie de Bohème* est, en grande partie, composé d'articles du *Corsaire*. Chaque page n'en est pas moins le résultat d'un travail lent et continu ; car, ainsi que l'a si bien dit Paul de Saint-Victor, « une nouvelle à la main, jetée dans le courant du journal, coûtait souvent à Mürger toute une nuit de veilles. La moindre de ses flèches était ciselée. » Rien n'est charmant comme le premier chapitre du livre : la description du cabaret de la mère Cadet, derrière le théâtre Montparnasse ; cette prima donna qui, coiffée de fleurs d'orange, vient pendant un entr'acte de *Lucie* manger un artichaut, paye ses neuf sols et regagne la coulisse en fredonnant les cadences de Donizetti ; la rencontre de Schaunard et de Rodolphe dans le bosquet que vient de quitter la cantatrice ; tout cela étonne, transporte dans le monde extraordinaire dont l'étrangeté saisit et enchante. Un peu de désenchantement arrive pourtant ; ce charmant portique ne conduit pas à un grand monument. La façon même dont le livre est composé fait qu'il ne contient nulle intrigue. A mesure, cependant, qu'on avance, on s'aperçoit que les divers chapitres forment, sans liaison apparente, un tout assez complet, plein à la fois de gaieté et de naïveté. On ne quitte le volume qu'après avoir fait le plus délicieux voyage à travers les domaines de la fantaisie.

Dans ce pays de la bohème, dans cette contrée ravissante à la fois et triste, que Mürger n'a pas découverte, mais qu'il explore à nouveau, les jeunes hommes mènent si joyeusement une vie pleine de privations et de désirs inassouvis ; ils supportent si fièrement la pauvreté ; le plus mince bonheur amène de telles explosions de joie ; Musette est si charmante et si franche dans ses infidélités... que tout ce monde inconnu, et qui vit pourtant en plein Paris, nous captive, nous éblouit, nous charme ; oui, nous charme, quoique sur ce tableau se répande une grande tristesse, douce il est vrai, qu'on ne sait s'il faut repousser ou désirer, et de laquelle on se demande si elle n'est pas à la fois sœur du sourire et des larmes. On a reproché à Mürger d'être revenu trop souvent à ce monde excentrique ; mais il connaissait si bien les mœurs, les points de vue, les moindres sentiers de la contrée qu'il chantait, dont il ne pouvait s'éloigner, où il est né, où il devait mourir ! S'il eût moins cultivé ce genre, les lettres n'auraient peut-être pas une grande œuvre de plus, mais elles auraient à coup sûr de charmantes pages de moins.

Terminons par quelques lignes de Jules Janin : « Aussi bien, il est partout ce livre de la bohème. Il a déjà charmé la jeunesse de deux générations. La troisième arrive, et déjà le sait par cœur. La bohème de Henri Mürger et les chansons de Béranger sont les vrais premiers chapitres du Code civil et des leçons de Galien. Vous aurez beau faire et déclamer, le livre existe, il est adopté, rien ne saurait en distraire les hommes de la génération qui s'en va, moins encore les hommes de la génération prochaine... »

Bohème galante (LA), par Gérard de Nerval (Michel Lévy, éditeur, 1 vol.). Ce livre, écrit pour les délicats, est un de ceux qui résument le mieux le talent si fin, les goûts si excentriques de son auteur. S'il fallait en faire une analyse complète, on éprouverait certainement quelque embarras. Nulle action, en effet, qui naisse, se déroule et tienne le lecteur en haleine jusqu'à l'instant du dénouement. Chaque chapitre pourrait être détaché de celui qui le précède et de celui qui le suit. Et pourtant, une fois le volume ouvert, on ne saurait le refermer sans l'avoir lu en entier ; toute ligne étincelle, toute page fait rêver. Ce charme tient à la fois au talent de l'écrivain et à la triste destinée de l'homme. La Bohème galante renferme huit chapitres, qui sont : la Bohème galante, la Reine des poissons, la Main enchantée, le Monstre vert, Mes prisons, les Nuits d'octobre, Promenades et souvenirs, le Théâtre contemporain. La Bohème galante, qui a servi de titre à tout le volume, est un retour de l'auteur vers les temps heureux où un cénacle d'amis, parmi lesquels Arsène Houssaye, Théophile Gautier, Edouard Ourliac, Célestin Nanteuil, Corot et tant d'autres, se réunissaient dans un logement de la rue du Doyenné pour y parler littérature, arts, poésie, chanter, rire et jouer de vieilles comédies, dans lesquelles M^{lle} Plessy, encore débutante, ne dédaignait pas d'accepter un rôle. On y voit une description de la fameuse maison de la rue du Doyenné, que tous ces jeunes enthousiastes de la littérature et des arts appelaient le dernier château du roi de bohème :

Rebâtissons, ami, ce château périssable
Qu'un premier coup de foudre a jeté sur le sable ;
Replaçons le sofa sous les tableaux flamands,
Et pour un jour encor relisons nos romans.

Il essaye de le relire, en effet, ce roman des premières années ; mais il ne peut aller jusqu'au bout et se prend à pleurer sur la ruine irréparable de cette joyeuse demeure, rem placée par un pavillon du Louvre. La Reine des poissons est une légende fantastique, racontée en deux pages, et dont les héros sont un sylphe et une ondine. On pense si le poète a dû parler d'eux avec amour, lui qui ne voyait tout le monde qu'à travers un rêve, et dont la vie réelle se passait au milieu des

lutins et des fées dont était rempli son cerveau. La Main enchantée est l'histoire de l'infortuné Eustache Bouteroue, commis drapier chez le sieur Godinot Chevaussut, marchand établi sous les piliers des Halles en 1609. Il y est raconté comme quoi le jeune Eustache, tout innocent et candide qu'il paraissait, était destiné au gibet, et comme quoi, en effet, il fut amené à faire le grand saut sur rien, c'est-à-dire à être pendu haut et court sur la place des Augustins, en tête du pont Neuf. Le Monstre vert contient la spirituelle explication du vieux proverbe : C'est au diable Vauvert ! Allez au diable Vauvert ! proverbe que le peuple arrange d'ordinaire à sa façon en disant : C'est au diable aux vers. Dans Mes prisons, on apprend enfin pour quelle raison, longtemps inconnue, un poète, un amant du soleil et des étoiles, comment Gérard de Nerval a pu, à un moment de sa vie, avoir à démêler quelque chose avec la justice. Il soupait gaiement avec des amis... et voilà pourquoi, le lendemain, il était envoyé à Sainte-Pélagie, sous la prévention de complot contre l'Etat ; c'était en 1832. Les Nuits d'octobre et les Promenades et souvenirs sont le récit de diverses pérégrinations de l'auteur à travers les quartiers interlopes de la capitale et des environs. Il nous emmène nuitamment dans les carrières de Montmartre, qui servaient, dans ce temps, de dernier refuge aux vagabonds. Puis nous passons à la description d'agapes populaires du plus bas étage, et auxquelles pourtant l'écrivain a le courage d'assister ; est-ce un désir d'étudier le réalisme dans tous ses secrets ? Est-ce folie ? Il y avait, hélas ! de l'un et de l'autre. La vie de bohème avait altéré la raison de Nerval, qui aimait les courses aventureuses et sans but, d'où il revenait joyeux comme celui qui rapporte la description de pays magnifiques et inconnus. La relation de ces étranges voyages est un chef-d'œuvre d'observation et de style ; elle ne le cède en rien aux premiers chapitres du livre ; mais ces pages curieuses, produit d'une imagination égarée, ont coûté cher à la littérature contemporaine. L'auteur a trouvé la mort en cherchant, une nuit, de pailleuses inspirations. Enfin, le Théâtre contemporain renferme des critiques théâtrales judicieuses et où l'esprit est semé à pleines mains. Elles avaient paru dans l'Artiste, de 1844 à 1848.

Bohème dorée (LA), par M. Charles Hugo, publiée d'abord en feuilletons par le journal la Presse en 1859, éditée par Michel Lévy. Il serait, nous croyons, assez difficile, même à l'auteur, de justifier le titre du roman que nous allons brièvement analyser. En effet, le héros mis en scène et que M. Charles Hugo appelle un bohème, n'a pas moins de 25,000 livres de rentes, un coupé, des maîtresses qu'il paye et une stalle aux Italiens. Si Maurice de Vic (c'est son nom) remet à son groom un billet doux, il ajoute 40 fr. de pourboire ; s'il y a réponse, dit-il, je double. Ce qui caractérise le vrai bohème, croyons-nous, c'est que, vêtu de haillons comme le zingaro, comme lui il a la gaieté insouciance qui éloigne tout souci du lendemain. Rien de pareil dans la vie du héros de M. Charles Hugo, et certainement l'auteur a voulu tout simplement donner à son livre un titre fort en vogue en ce temps, et par là attirer l'attention du public. Quant au roman lui-même, il débute par l'usage d'un de ces moyens si souvent employés dans les livres de Ducray-Duminil ou de M^{me} Cottin : Une grande dame a besoin d'un enfant pour conserver un immense héritage. Elle se rend dans les Pyrénées et enlève la fille d'une pauvre femme qu'elle croit mourante. La mère de l'enfant volé se fait plus tard actrice et recherche sa fille. Bientôt, elle la retrouve à Paris, habitant le faubourg Saint-Germain sous le nom de M^{lle} de Neilles... mais poursuivie par un Lovelace. Les péripéties qui découlent de cette situation forment la plus grande partie du roman de M. Charles Hugo. L'ouvrage est bien écrit ; mais on s'aperçoit qu'une main amie a corrigé les épreuves ; dans certains endroits, on retrouve l'empreinte de la griffe du lion.

Bohème (LES CONFESSIONS D'UN), par M. Arnould Frémy (Paris, 1855). Parmi toutes les compositions littéraires dont le sujet est emprunté à la bohème, celle-ci se fait remarquer par un cachet particulier. L'auteur a laissé de côté les intrigues embrouillées qui distinguent les ouvrages de MM. Charles Hugo et Montépin, pour faire, lui, un roman d'analyse. La tâche qu'il a choisie était plus difficile à remplir que celle de ses confrères. Le roman d'analyse, en effet, par cela même qu'il est écrit pour une classe délicate de lecteurs, demande des qualités spéciales qui sont le partage des privilégiés. Une grande finesse d'observation, un style dont le charme constant attache le lecteur, que ne retiennent point les péripéties de l'action absente, une pensée philosophique élevée, qui domine l'ouvrage ; telles sont les qualités de ce genre de composition, dont René, de Chateaubriand, demeure le type le plus parfait. Le bohème de M. Frémy est un simple « donneur de leçons. » Malheureux en France, il adresse un long adieu à son pays, une longue invocation à la nébuleuse Allemagne, vers laquelle il se dirige pour chercher fortune. Il trouve un jour pour élève une écuyère d'un cirque ambulante, et devient éperdument amoureux de celle qu'il a pour mission d'instruire. Son amour est partagé ;

mais il souffre horriblement des familiarités de sa maîtresse avec des danseurs de corde et des gens de bas étage. Malade, trahi, il se traîne péniblement vers la France et regagne son lieu natal, pour y mourir en pardonnant à la ballerine.

Le héros d'Arnould Frémy est un René moins distingué que celui de Chateaubriand, mais dont les misères physiques et morales sont présentées d'une façon intéressante. Le style du livre mérite un grand éloge à notre époque, où l'on met moins de temps à bâcler dix volumes de roman qu'à écrire un sonnet.

Bohème (LES CONFESSIONS D'UN), par Xavier de Montépin (Paris, 1849 ; Alexandre Cadot, éditeur). M. de Montépin nous apprend dans un prologue comment il reçut un soir la visite d'un mystérieux inconnu, comment cet inconnu lui présenta un gros manuscrit et le fit accepter par le romancier aux conditions suivantes : 20 fr. pour la remise entre ses mains ; 100 fr. après la lecture ; 500 fr. avant la publication. Le porteur du manuscrit était le vicomte Louis Raphaël, demeurant à Paris, 17, rue de la Grande-Truanderie. M. de Montépin fit ce jour-là, croyons-nous, une excellente affaire... d'argent. Son livre, le manuscrit de l'inconnu, nous fait assister à de joyeux soupers, à d'ardentes mêlées de jeu et d'amour ; il nous conduit au milieu du monde parisien... d'un certain monde parisien, et ces joyeux soupers ne sont rien moins que des orgies ; ces jeux et ces amours, des crimes. Il y a le chapitre de l'enlèvement, celui de la séduction, celui de l'accouchement chez une sage-femme, la veuve Labrador, qui demande « s'il faut que l'enfant vive ; » rien n'y manque.

Et tout cela écrit d'un style coloré, entraînant, irrésistible. Résistons-y cependant, et n'allons pas plus avant, quoique l'auteur nous avertisse que, seulement à la seconde partie de son œuvre, il entrera réellement dans le récit des splendeurs et des misères de la vie bohémienne au milieu des éblouissements de Paris.

Résistons-y et fermons le livre, mais nous sans adresser à l'auteur deux critiques. Voici la première : L'auteur, sans en faire mystère d'ailleurs, a choisi deux types créés par Balzac : un baron de Maubert, qui n'est autre que Vautrin cherchant l'attachement filial d'un homme plus jeune que lui ; et un vicomte Raphaël, c'est-à-dire un Lucien de Rubempré lancé par son protecteur au milieu d'une vie brillante et dorée qui aboutit au crime. Donc, rien d'original chez le héros du drame de notre auteur. Notre seconde critique est plus sérieuse, c'est plus qu'une critique même, c'est une protestation contre la théorie au moyen de laquelle le romancier croit excuser la violence mélodramatique de certains tableaux de son roman : « Il faut, dit-il, au lecteur blasé des faits au lieu de pensées. » A notre avis, cependant, la gloire des grands écrivains est de former le goût du public et non de flatter ses mauvais penchants ; à notre avis encore, la littérature est un enseignement, le plus élevé de tous, et non une salle de restaurateur où le passant trouve les mets épicés qu'il désire.

Quand on possède le talent de M. de Montépin, on est d'autant plus coupable, si l'on oublie, que « l'écrivain a charge d'âmes. »

Bohème (HENRI MÜRGER ET LA), par M. Alfred Delvau (Paris, février 1866).

M. A. Delvau a vécu dans ce pays de bohème, chanté par Mürger ; il a connu ses héros, ses martyrs aussi ; il a fait partie de leur cénacle. Pour épigraphe à son livre, né d'hier, il aurait pu prendre cette réflexion d'Enée racontant à Didon la prise de Troie : *Et quorum pars magna fui*. Heureusement, M. Delvau n'est pas un vaincu. Pour lui, la bohème n'a été qu'un « passage », suivant la définition de Mürger ; elle a été un apprentissage, un baptême, et il en est revenu fort, courageux, son diplôme de maître es lettres dans la poche. Aujourd'hui, par une fantaisie semblable à celle qui fit écrire à Villon sa délicieuse ballade des *Belles dames du temps jadis*, et sans doute aussi sollicité par le souvenir d'amis disparus, M. Delvau reporte sa pensée en arrière, et, les pieds sur les cheneaux, parcourt à nouveau le monde étrange qu'il a habité et connu si bien. Mais ce n'est point avec des regrets comme le bohémien du x^e siècle ; loin de là. Il ne trouve le long de sa route que fleurs sans parfum, gens de mauvaise mine, auberges mal famées... oui, vraiment. « Des Grioux, dit-il, trichait au jeu ; Rodolphe et ses amis trichaient aussi d'une autre façon, en faisant à leurs créanciers ces aimables plaisanteries que le code appelle criminelles des escroqueries. » Et un peu plus loin : « D'ailleurs, — et voilà la condamnation la plus éloquent de toutes les belles et vicieuses épopées que l'on nous donne à admirer et que nous admirons, — d'ailleurs, les modèles de la vie de Bohème, Schaunard et Musette en tête, pensent exactement comme moi : Musette est une brave bourgeoise qui a épousé un pharmacien, je crois ; Schaunard est un brave bourgeois qui a succédé à son père, honnête commerçant du quartier Saint-Denis. » C'est qu'il y a un peu longtemps que l'auteur a quitté le pays de bohème. Plus tard, vous le verrez, il ne parlera pas ainsi. A vingt ans, a trente ans même, quand on reporte sa pensée vers les années de collège, ce n'est que pour se rappeler la fêrle du pédagogue et maudire le méchant homme. A soixante ans, on